



Catherine Soullard

## Pour un philtum



sur *Une vie* de Stéphane Brizé

*Car il reste toujours, même dans la souffrance,  
Au plus désespéré, par le temps le plus noir,  
Un peu d'azur au ciel, au coeur un peu d'espoir.  
(Le dieu créateur, Maupassant)*

Rien à voir avec la seule adaptation à ce jour, à ma connaissance, du roman de Maupassant : le film d'Alexandre Astruc, sorti en 1958. Encensé par Godard dans les *Cahiers du cinéma*, le film du réalisateur disparu il y a six mois se voulait l'histoire d'un couple et d'un malentendu ; il était rapide, économe, court, construit sur des mouvements horizontaux et verticaux, parfois brusques, comme le souligne Godard dans sa critique des *Cahiers*. Alexandre Astruc s'arrêtait au meurtre de Julien et de sa maîtresse Gilberte.

Stéphane Brizé, lui, adapte le livre de Maupassant dans son entier, n'envisageant le couple formé par Jeanne Le Perthuis des Vauds et Julien de Lamarre qu'épisodiquement pour ne s'attacher qu'à Jeanne et exclusivement à elle, à tel point que Julien, à travers ses yeux, en devient touchant et ses frasques pardonnables. Immersion deux heures durant dans l'esprit et le cœur de Jeanne grâce à un format d'image presque carré qui la cadre aux prises avec ses rêves et ses souvenirs, l'enfermant, et nous avec, dans une vie qui passe inexorablement, bien que sans grande péripétie. Le film est austère, le livre l'était aussi. Parti pris de scènes quotidiennes, de respirations en duos, d'échanges verbaux chuchotés, comme volés par la caméra, de plans qui reviennent, se répètent, de regards lointains, pensifs derrière une fenêtre ou à la grille du parc, le plus souvent de profil ou de dos. Un piano-forte de toute beauté distille par touches son envoûtante mélancolie. Ellipses inattendues ici, insistances émouvantes là. La Manche est à deux pas qui roule ses rouleaux déchaînés, les saisons passent dans les arbres et les champs, la pluie, le soleil, les feuilles, et tout cela n'est pas pour rien, bien sûr. Ils disent l'intériorité de Jeanne, l'intime de sa vie, son attente infinie, la violence de ses désillusions, la vie qui passe et qui radote.

Le film démarre sur un potager dans lequel, aux côtés de son père, Jeanne apprend à planter des salades et à les arroser, c'est toute une affaire, sérieuse, et méticuleusement menée, la scène n'a l'air de rien mais elle dit beaucoup sur la famille de Jeanne et sur l'éducation qu'elle a reçue. Aimante, harmonieuse, modeste et responsable, avec un grain de fantaisie et une vraie liberté. Ce qui à l'époque n'était pas si fréquent. Quand il est question de son mariage, un dialogue entre ses parents, en voix off, prouve qu'elle a été consultée. En voix off, oui, c'est souvent le cas dans ce film où les dialogues se poursuivent ou s'amorcent en décalé des images, une façon de marquer le hiatus constant de Jeanne avec la réalité, son désenchantement, son défaut d'accord, d'adhérence au monde. Elle rêve à sa fenêtre, rigole avec Rosalie, la domestique, joue avec Gilberte de Fourville, une voisine, s'occupe avec tendresse de sa mère vieillissante

comme de son fils et peu à peu découvre qu'elle est environnée par le mensonge et trahie par tous ceux qu'elle aime. « *J'attendais autre chose* » dit-elle, « *je suis fatiguée du mensonge* ».

Là où Stéphane Brizé surprend, c'est qu'il ne respecte pas la chronologie, les époques se mêlent, avec des aller-retour dans le passé comme dans l'avenir, et quoi de plus évident, nous sommes dans la tête de Jeanne, dans une sorte de feuilleté lumineux et sombre d'éclats de vie et de souffrances, d'instant sereins et de colères terribles, car si Jeanne est retenue dans ses gestes, elle est habitée de vives tempêtes intérieures. À découper ainsi temps et histoire pour s'approprier le livre de Maupassant, Stéphane Brizé réussit à faire d'une œuvre littéraire une œuvre cinématographique, la sienne, dans laquelle tout romanesque a presque totalement disparu. Je pense à la fuite de Jeanne, poursuivie par Julien, après qu'elle a découvert qu'il couchait avec Rosalie, on ne voit sur l'écran que deux taches blanches courant et s'agitant sur un champ en pente, dans la nuit, on entend des cris, un grand vent qui mugit, et ces reflets mouvants s'inscriront à jamais dans la mémoire. Cette stylisation comme cet accent mis sur certaines images (les cheveux de Jeanne émergeant au creux du lit du fouillis des draps blancs), sur certains mots (« *pardon* » en particulier, mais aussi « *mensonge* » et « *vérité* ») touchent car ils résonnent juste. Il n'y a pas jusqu'au philtrum si joliment dessiné du visage d'un bébé qui ne vienne, en toute dernière extrémité, nous convaincre, mieux que Rosalie ne le fait avec les mots, que « *la vie ça n'est jamais si bon ni si mauvais qu'on croit* ».